

# Une année avec mon père



GENEVIÈVE BRISAC

# Une année avec mon père

ÉDITIONS DE L'OLIVIER

ISBN 978-2-87929-593-0

© Éditions de l'Olivier, 2010.

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*à mes sœurs*



*Dans toute parole donnée, dans toute parole reçue, dans chaque geste et la moindre pensée, dans tout fragment, même bref et aléatoire, de notre vie et de celle d'autrui, il y a quelque chose de précaire et quelque chose d'inéluctable, quelque chose de caduc et quelque chose d'indestructible.*

Marisa MADIERI





# L'automne



Quelque chose éclaire son visage, Hélène s'assoit sur le rebord du lit, elle reste ainsi longtemps, la vie est une sorte de piscine dans laquelle elle hésite chaque matin à se jeter, la vie est froide.

Elle ne touche pas au pain. Elle laisse le café. Elle allume une gauloise et je recule.

Maman, s'il te plaît.

J'ai fait un rêve, dit-elle. Une cathédrale romane et lumineuse. Une banderole rouge et noire la balafrait. On y lisait : « Vive l'Anarchie. »

Quel beau rêve, dis-je, admirative.

Quinze jours plus tard, le rideau du théâtre tombe. Le rideau pourpre.

\* \* \*

De cette histoire, le téléphone est le héros. Il ponctue nos vies, les rythme et les piège.

Le téléphone sonne. C'est le samedi 8 septembre 2007 et il est un peu plus de dix-sept heures. Maudits s.

Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes, disait maman à chaque occasion ; j'aime le mot *maudit*, comme dans « Maudit sois-tu carillonneur, toi qui naquis pour mon malheur », que nous chantions autrefois. Il me console, comme nous tous, il me fait rire aussi.

Je ne réponds pas au carillon. Il faut que j'aille acheter des verres, il n'y a plus de verres dans cette maison. Ils sont tous cassés, ébréchés et fendus, et ce soir il y aura du monde à la maison.

La sonnerie oblige à répondre.

L'officier de gendarmerie, dois-je dire le capitaine de gendarmerie, articule parfaitement.

Vos parents ont eu un accident.

Il est dix-sept heures passées de quelques minutes.

Comme chaque samedi vers seize heures vingt, ma mère et mon père ont, en poussant force soupirs exaspérés, mis dans le coffre de leur voiture un sac en toile, une serviette bourrée de journaux et de paperasses, un panier de provisions, une petite valise, deux cannes, en particulier la canne rouge, et peut-être celle qui se nomme Anatole, une veste en daim pleine de trous de cigarettes, un blouson de cuir.

Je suis passée par hasard près de chez eux un samedi à seize heures vingt, il y a quelques années, et les ai vus tous deux franchir la lourde porte et charger la voiture. Il lui tenait la portière, elle allumait sa gauloise, il me semble qu'ils se chipotaient, mais de loin on n'entend plus rien.

Cette image m'a serré le cœur et donné l'envie ridicule de courir vers eux. Je suis restée tapie derrière ma colonne.

Votre mère est morte.

Il y a une autre voiture.

Une autre voiture a poussé la petite voiture à la tôle fragile et une petite personne de quatre-vingt-deux ans, pffuit, a tiré sa révérence.

Ce n'est pas de cela que je veux parler.

Je suis obligée de rappeler ces faits.

Sans papiers, sans même de sac à main, légère comme un fétu, ma mère s'est évanouie dans l'espace de la manière la plus aristocratique, la plus spectaculaire et violente et banale qui soit. Adieu la petite carcasse qu'elle détestait depuis longtemps.

Mais je n'y étais pas, je me préparais à acheter des verres, j'avais oublié de m'inquiéter, oublié précisément, en ce jour de fête, de m'inquiéter pour eux, mes parents si résolu à n'en faire qu'à leur tête, en tout lieu en tout temps, et pourquoi

non, et moi j'étais au bout du fil, quelques minutes après et définitivement trop tard. De l'autre côté.

Qu'est-ce qu'on fait à ce moment-là? me suis-je dit, en tournant la tête dans l'espoir d'apercevoir le souffleur. On ne répète pas, on joue.

Venez.

À ma gauche ma mère morte, allongée quelque part.

À ma droite mon père vivant, allongé quelque part.

\* \* \*

La nuit est tombée, nous partons.

Cinq personnes, donc. Qu'il ne sert à rien de nommer, puisque à nouveau ce n'est pas du tout le sujet.

Nous dans la voiture, avec cette banale et stupéfiante impression de bascule. Dans la nuit noire, éclairée régulièrement par les lampadaires de l'autoroute qui fabriquent un hachis d'ombres, quelqu'un murmure, brisant l'épais silence: Il va bien falloir lui dire.

Cela me paraît inconvenant. C'est à cela que l'on peut penser, me dis-je, bien sûr, c'est à cela que l'on peut penser, et je comprends qu'en cet instant je ne pense absolument à rien.

Déjà, nous apprenons à ne prononcer aucun mot, comme s'ils étaient contaminés par la brutalité, l'indécence des

faits. Tout mot risque de blesser. L'obscénité menace à chaque seconde. Des paquets de nerfs, des paquets de panique inavouée, nos visages stricts, nos bouches scellées. Pas de sueur. Et nos mains ne tremblent pas encore. Rien. Impassibles et idiots, nous montons les marches d'un toboggan bizarre et inconnu.

J'imagine le pire, le pire ne ressemble en rien à ce que j'imagine.

\* \* \*

Les urgences de l'hôpital Marc Jacquet de Melun, 2 rue Fréteau de Pény, ont, comme n'importe quel hall de n'importe quel établissement public de soins, du linoléum au sol, et des bâches grises, des rideaux barbares qui cachent l'innommable, l'autre côté. Une machine à café, des sièges en plastique blanc pour nous. À droite, je crois, l'accueil. Une femme ou un homme dit :

Attendez. On viendra vous chercher.

Son hygiaphone pour se défendre de notre humanité pénible.

Je crois déceler une once de compassion. Nous nous asseyons, moutons, braves moutons, ce n'est pas la dernière fois. Il ne faut pas indisposer le personnel. Et puis la république nous habite, nous avons le goût de ne pas tenter d'enfreindre les règles. Nous savons attendre

notre tour, les hommes sont égaux dans la peine. Agneaux démocratiques.

J'écris cela, mais c'est faux.

C'est ainsi que l'on agit dans ma famille, et c'est ce que l'on m'a appris. Mais je n'y crois plus. J'aimerais y croire, mais je n'y crois plus. C'est une morale désuète, entrée en désaffection. Une morale républicaine bafouée, transformée en outil du maintien de l'ordre. Il faudrait franchir la large ligne blanche peinte au sol, exiger des réponses, tout casser, hurler, être pénible, ne pas laisser seul l'homme blessé qui tremble de froid et de douleur quelque part derrière la bâche grise des urgences où sont inscrites les phrases : ne pas passer, ne pas passer, ne pas passer, interdit au public, pauvres mots, oui, faibles ô combien, du maintien de l'ordre.

Mais nous obéissons. Citoyens de cette république hospitalière. Sans armes. Comme nous obéissons, même au seuil de la mort, quand il n'y a vraiment plus rien à perdre.

Je ne le ferais plus aujourd'hui.

\* \* \*

Vous pouvez maintenant approcher, dit l'interne, qui est encore un enfant.

Nous sommes passés de l'autre côté du rideau. Sur



une civière il y a mon père, faites attention, dit le jeune docteur, il a subi un choc et toutes ses côtes sont cassées. Sa tête emmaillotée comme Guillaume Apollinaire. Des petites pinces au bout des doigts, la perfusion, les fils, les tuyaux.

Je ne me souviens que de ma joie de voir ses yeux ouverts. Il y a son visage bizarrement rajeuni. (Une lumière autour de lui.)

Il est au courant, dit le docteur. Il a demandé qu'on lui dise tout, et nous lui avons tout dit.

(Vous lui avez donc dit ceci : Votre femme est morte.)

Nous ne posons aucune question.

On va le transporter dès qu'il y aura un lit, on va le transporter à l'étage, dit le médecin. Éviter que le poumon soit à nouveau perforé, dit le médecin. Éviter l'infection, dit le médecin. Éviter de nouveaux pneumothorax, dit le médecin. En soins intensifs, dit le médecin. On sera vite fixés, dit le médecin. À demain, dit-il.

Je suis penchée vers mon père. Il sourit comme s'il avait à peine vingt ans, il a vingt ans vraiment ou à peine, pendant un court moment, le choc l'a ramené en arrière, ou bien est-ce le temps qui n'existe pas. Son être de combat le plus profond, le résistant de dix-sept ans, je les vois pour la première et la dernière fois.

Je suis penchée vers mon père. Il dit: Dans le tiroir gauche de mon bureau tu trouveras une chemise.

Il dit: Tu trouveras ce qu'il faut faire, vous saurez ce qu'il faut faire.

Et je me surprends à remarquer qu'il a retrouvé une voix. Cela faisait des mois qu'il parlait presque sans voix. Je crois, comme une imbécile, à une résurrection. Comme une imbécile je me prends à espérer. (Je me sens envahie d'une énergie immense.)

Laissez-le se reposer, dit le très jeune docteur, demain vous reviendrez.

Ensuite nous sommes convoqués par la police, nous sommes devant les gendarmes aux hautes bottes noires, aux gestes sanglés, devant les médecins du SAMU dans la lumière jaune des établissements de soins la nuit tombée et même le jour. Nous relisons les constats. Nous sommes passés sous le règne des documents. Signez ici. Oui. En trois exemplaires.

La forme impérieuse et obscure de l'enregistrement des faits.

On se plie, on se courbe.

\* \* \*

Le lendemain, aux urgences de l'hôpital Marc Jacquet de Melun, j'apporte un tas de choses inutiles. Comment les

nommer autrement qu'emplâtres sur une jambe de bois, ces tissus d'éponge, ces tubes de crème, cette mousse et ce blaireau, ces flacons d'eau de Cologne, et ces lotions, et ces mouchoirs. La douceur est impossible.

Papa dit : J'ai eu largement le temps de penser cette nuit. J'ai repassé mille fois tout cela dans ma tête. Tâchez de savoir ce qui s'est passé, ce qui s'est exactement passé.

Son visage se couvre de douleur. De la cendre.

Ce qui s'est passé.

Quel geste, quel faux mouvement, quel mouvement non pas faux mais mortel, qui a fait quoi, d'où venait l'autre voiture, ils n'ont rien, nous ne savons rien de plus, la trajectoire, le tonneau, plusieurs tonneaux madame, un choc effroyable, par-dessus la rambarde de l'autoroute, et a-t-elle souffert, maman est morte sur le coup, est-elle morte sur le coup, est-elle... ?

Moi je sais qu'elle a filé, qu'elle a profité de l'occasion. La sortie.

Son visage est si calme là-bas, au funérarium de la rue Pierre-Brun, si serein, tout de suite tranquille, mission accomplie. Même pas de mission, en vérité, la mission ce n'était pas sa tasse de thé, une occasion rêvée de ne pas continuer cette mascarade qui lui déplaisait souverainement.

Mais peut-être est-ce trop commode, nous nous racontons ce que nous voulons entendre avec une telle facilité.

Allongé, sans pouvoir bouger aucun membre, et le visage crispé, sans pouvoir même tourner le regard, il dit: J'ai eu plus que le temps d'y penser cette nuit, j'y ai pensé la nuit entière, voici ce qu'il faut faire. Maman aurait sûrement aimé une cérémonie orthodoxe. C'est cela, une cérémonie à la cathédrale de la rue Daru. Je me souviens qu'il y a une place au cimetière des Batignolles, où sont enterrés ses parents. Faites pour le mieux, faites le nécessaire.

Il dit maman, toujours maman, jamais votre mère, ni ma femme, ni Hélène. Maman. Comme il disait pour sa mère ou comme si j'étais une enfant.

Et il y a dans ces deux syllabes une étrange convention, toute son idée de la famille est là.

Maman ne prononçait jamais ces syllabes: Papa. Papa, je n'imagine pas ces syllabes dans sa bouche. Elle a dû les dire pourtant, bien avant. Elle ne parlait jamais de son père. Elle nommait son mari: votre père, ou ton père, ou Michel, ou bien encore Michka.

Il dit: Il faut que vous, il y a, derrière le bureau, et n'oubliez pas de, dans le tiroir du milieu, sous le buvard, les papiers de la concession perpétuelle, et rapportez-moi,

## Du même auteur

### *Les Filles*

Éditions Gallimard, 1987  
« Folio » n° 2978

### *Madame Placard*

Éditions Gallimard, 1989

### *Loin du Paradis, Flannery O'Connor*

Éditions Gallimard, « L'Un et l'Autre », 1991  
Petite Bibliothèque de l'Olivier, 2002

### *Petite*

Éditions de l'Olivier, 1994  
Le Seuil, « Points » n° P187

### *Week-end de chasse à la mère*

prix Femina 1996  
Éditions de l'Olivier, 1996  
Le Seuil, « Points » n° P446

### *Voir les jardins de Babylone*

Éditions de l'Olivier, 1999  
Le Seuil, « Points » n° P721

### *Pour qui vous prenez-vous?*

Éditions de l'Olivier, 2001  
Le Seuil, « Points » n° P993

### *La Marche du cavalier*

Éditions de l'Olivier, 2002

### *Les Sœurs Délicata*

Éditions de l'Olivier, 2004

### *52 ou la seconde vie*

Éditions de l'Olivier, 2007  
sous le titre: *Les Filles sont au café*  
Points n° 2353

### *V.W* (avec Agnès Desarthe)

Éditions de l'Olivier, 2004

Réalisation : PAO Éditions du Seuil  
Achevé d'imprimer par CPI Firmin-Didot  
au Mesnil-sur-l'Estrée  
Dépôt légal : mars 2010. N° 593 (00000)  
Imprimé en France